

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 46 (1908)
Heft: 46

Artikel: "Le petit navire"
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-205453>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

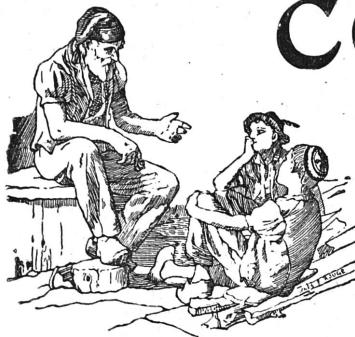
Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 15.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Samedi 14 novembre 1908.



CONTEUR VAUDOIS

PARAÎSSANT TOUS LES SAMEDIS

*Fondé en 1861, par L. Monnet et H. Renou.***Rédaction, rue d'Etraz, 23 (1^{er} étage).****Administration (abonnements, changements d'adresse),
E. Monnet, rue de la Louve, 1.****Pour les annonces s'adresser exclusivement
à l'Agence de Publicité Haasenstein & Vogler,
GRAND-CHÈNE, 11, LAUSANNE,
et dans ses agences.****ABONNEMENT : Suisse, un an, Fr. 450;
six mois, Fr. 250. — Etranger, un an, Fr. 720.****ANNONCES : Canton, 15 cent. — Suisse, 20 cent.
Etranger, 25 cent. — Réclames, 50 cent.
la ligne ou son espace.***Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.***TROIS MOIS GRATUITS**

Les personnes qui prendront un abonnement nouveau pour l'année 1909, 4 fr. 50 seulement ! recevront gratuitement le « Conteure vaudois » durant le 4^{me} trimestre 1908 (soit du 1^{er} octobre au 31 décembre).

ELLES VOTERONT

Nous avons reçu la lettre suivante :

Ce 10 novembre 1908.

Monsieur le rédacteur,

L'une de mes petites-filles est entrée ce matin chez moi en coup de vent : « Grand'maman, me dit-elle, le Grand Conseil a été très chic (c'est ainsi que parlent maintenant les jeunes dames) : il nous permet de voter comme les hommes dans les affaires paroissiales, de participer à l'élection des ministres. » Elle était rouge de bonheur, la chère petite.

— Cela te rend donc bien heureuse, lui ai-je demandé, de pouvoir te mêler de ces choses ?

— Mille fois heureuse, ma bonne grand'maman. Songez donc que le féminisme a enfin fait capituler le canton de Vaud, que nous serons dorénavant les égales de nos maris et de nos frères, dans le domaine ecclésiastique tout d'abord et ensuite, je l'espère bien, dans le domaine politique.

— Ce qui veut dire, si je comprends bien ces grands mots, que tu comptes voter un jour sur toutes les questions ?

— Tout juste, grand'maman.

— Je ne serai plus là, moi, et je ne m'en chagrine pas trop. De mon temps, les soucis de la famille, les mille petits tracas du ménage ne nous auraient guère permis de faire de la politique, religieuse ou autre. Mais les femmes d'aujourd'hui ont plus de loisirs ; il est vrai qu'elles ne font plus elles-mêmes ces fatigantes mais belles lessives dont nous étions si fières, qu'elles ne vont plus puiser l'eau à la fontaine, ne chargent plus des douzaines d'arrosoirs pour donner à boire aux jeunes plantons de salade ou de laitues, qu'elles ne taillent plus elles-mêmes leurs robes et leurs chemises, pas plus qu'elles ne filent. Les fabriques, l'électricité, les robinets d'eau et de gaz, et tant d'autres inventions, ont bien simplifié leur besogne.

— Trouvez-vous que cela soit un mal, grand'mère ?

— Un mal, non ; mais je me demande, ma petite, pourquoi, avec tous les allégements que vous ont apportés les découvertes de la science, vous arriviez à peine à consacrer à l'éducation de vos enfants la moitié du temps que nous donnions aux nôtres, pourquoi vous n'êtes trop souvent que des petits paquets de nerfs à qui il faut, chaque année, les villes d'eaux ou les séjours à la montagne ; pourquoi, avec toutes vos leçons de musique, vous ne savez plus chanter

de nos vieilles mélodies, ne fût-ce que pour berger vos bébés !

— C'est entendu, grand'maman, nous ne sommes que de petites péciales ; mais que dites-vous de cet excellent Grand Conseil qui, solennellement, nous déclare, si imparfaites que vous nous dépeigniez, aptes à faire partie dorénavant des conseils de la nation ? Oh ! je sais que ce qu'il nous accorde n'est qu'un droit bien minime ; mais enfin la citadelle de la toute-puissance et de l'omni-science masculines est entamée ; rien désormais ne comblera la brèche ; elle ira au contraire en s'élargissant, et c'est cela surtout qui me comble d'aise, qui réjouit toutes les femmes modernes !

— La brèche ! hum ! fasse le ciel qu'elle n'entame pas vos modernes cervelles ! Vote donc pour ton ministre, ma chère enfant, puisque cela te fait tant de bien, mais ne te crois pas pour cela d'une essence supérieure à Rosalie, ta bonne, pour qui s'est aussi ouverte la brèche, et si tu te fais accompagner de tes mioches au bureau de vote, ne néglige plus de les moucher.

— Grand'maman, m'a-t-il cette folle enfant en se sauvant, vous êtes une aïeule XIX^e siècle tout ce qu'il y a de plus chic !

Mes petites-filles ne sont pas XIX^e siècle, elles, ah ! non, mais elles voteront.

GRAND'MÈRE LISE.

LE TESTAMENT D'UNE VIEILLE FILLE

UNE vieille fille d'Ormont-dessous, décédée en 1828, à l'âge de 76 ans, fit des dispositions testamentaires assez curieuses. Un de nos abonnés vient de nous les communiquer, d'après de vieux papiers de famille.

Chacun sait que dans cette vallée de nos Alpes, les fortunes ne sont pas considérables. La défunte possédait pour environ 10,000 fr. en créances, le reste en fonds de terre. Tous ses héritiers, jouissant d'une honnête aisance, elle se décida à leur laisser ses propriétés foncières par égales portions. Ensuite elle légua 2800 fr. à la bourse des pauvres de la bourgeoisie ; puis 5200 fr., en lettres de rente, à diverses personnes plus ou moins pauvres, dont la plupart étaient ses débiteurs.

Peu de jours avant sa mort, elle fit une liasse de plusieurs billets ou petites cédules sous seing-privé qu'elle jeta au feu en disant : « Mes parents n'ont pas besoin de ces bagatelles, j'ai rendu service à de pauvres gens en les leur prêtant ; je leur en rendrai un plus grand encore en empêchant qu'on les leur réclame. »

LA FORCE DE LA PERSUASION

Conte-éclair.

MESSIEURS Voiciski et Keklumoff, les deux professeurs de l'ancienne Académie d'Ouchy, dont les noms reviennent si souvent dans les périodiques scientifiques, discutaient ensemble, après les cours.

Le sujet de leur discussion philosophique était, ce jour-là, la force de la persuasion.

— En vérité, disait M. Keklumoff, il est toujours facile de faire prendre aux auditeurs des lanternes pour des vessies et des becs de canards pour des becs Auer ; cependant la crédulité humaine a des limites et je ne tiens pas pour certain que vous pourriez faire prendre le blanc pour du noir et le noir pour du blanc.

— Au contraire, répond M. Voiciski, je suis certain d'y parvenir sans peine. Ma leçon de physique de demain roule, si j'ose m'exprimer ainsi, sur le principe. Je me fais fort de prouver à mes élèves que le blanc et le noir sont une seule et même couleur. Votre fils prenant des notes à mon cours, vous n'aurez qu'à lui demander son cahier pour constater la vérité de mes dires. Je parie une bouteille de Grand Marnier, c'est ma liqueur favorite, et me permettrai de la partager avec vous, car vous perdrez infailliblement, cher confrère !

Le lendemain soir, M. Keklumoff trouvait dans les notes de son fils les lignes suivantes :

« Les orographes nous disent que lorsqu'on s'élève sur les plus hautes cimes des Alpes, le ciel, de bleu qu'il était plus près de la plaine, arrive peu à peu à prendre l'apparence du noir absolu. Nous ne pouvons faire autrement que de tirer de cette constatation la conclusion suivante : le noir est un bleu très foncé. »

» D'autre part, vous savez tous, que vous avez ou non braqué vos kodaks sur l'immensité azurée, vous savez tous, dis-je, que le bleu, en photographie, donne du blanc. Or la photographie voit mieux, plus juste et plus loin (je rappelle Röntgen) que vos prunelles. Son témoignage est irréfutable.

» Veuillez donc suivre mon raisonnement. Si l'azur, vu des hautes Alpes paraît noir, si, d'autre part, le bleu nous est révélé comme du blanc par la photographie, il en résulte de toute nécessité que le blanc et le noir ne sont que du bleu, ainsi donc une seule et même couleur. »

M. Keklumoff avait perdu son pari.

OSCAR NAVAL.

« LE PETIT NAVIRE »

Un de nos abonnés de Lausanne nous adresse la lettre qui voici :

Mon cher *Conteur*,

Mais que t'a-t-il donc pris, il y a quelques semaines, lorsque tu fis ta sortie contre les « immobilistes » ? Ce n'est point ton habitude, pourtant, de franchir le seuil du domaine politique ou administratif. Tes lecteurs, du reste, ne te le demandent point, bien au contraire. C'est assez des autres journaux pour cela.

Bref, puisque tu as fait un accroc à tes habitudes, tu me pardonneras d'en profiter. D'ailleurs, je n'abuserai pas.

Je viens de retrouver une coupure d'un journal lausannois de 1898 — de 1898, tu entends bien ? — ayant trait à la « Grande salle » dont tu parlais dans ton article.

La question n'étant pas encore résolue — après plus de dix ans — la coupure que je t'a-

dresse peut donc aisément prendre rang parmi les boutades ; c'en est bien une pour le *Conteur*.

Voici :

« Grande salle. — L'Union des sociétés lausannoises a eu, hier soir, une assemblée dans laquelle les représentants des diverses associations ont discuté la position à prendre par elles dans la question de la construction d'une grande salle.

Le Conseil communal étant saisi, l'Union des sociétés lausannoises a décidé d'appuyer la motion de MM. E. Bonjour et consorts, en émettant en outre les vœux suivants :

La nouvelle salle serait indépendante du kursaal à créer, les maîtres d'hôtels s'occupent actuellement de la construction de ce dernier, qui doit présenter plus de luxe et de confort que le local demandé par les motionnaires. La question de l'acoustique ferait l'objet d'une étude spéciale, pour éviter des surprises.

Cette salle devrait pouvoir contenir 2000 personnes ; elle posséderait un podium vaste et suffisant, non seulement pour les chanteurs, gymnastes, etc., mais apte à recevoir une scène mobile et des décors.

L'étude devrait être faite à bref délai, afin de permettre l'exécution du projet pour l'hiver 1899-1900.

Enfin, et pour permettre aux sociétés d'émettre leurs vœux sur quelques points de détail, les autorités communales seraient priées de consulter les sociétés lausannoises lors de l'élaboration du programme de concours. »

Le Kursaal est ouvert depuis sept ans ; le Casino des Etrangers sera inauguré l'an prochain. Il est vrai que nous les devons à l'initiative privée. La « Grande salle », projet officiel, attend toujours son tour. On n'en est encore qu'à la question d'emplacement. Patience, donc.

Après tout, pourquoi se désoler ou se fâcher ? N'avons-nous pas la consolation de penser que la « question est à l'étude » et que, tu le disais fort bien, nous retrouverons l'an prochain la « Grande salle » dans les promesses que feront, à leurs bénévoles électeurs, les futurs candidats au Conseil communal.

Ah ! que n'avons-nous à Lausanne, quelque généreux citoyen, un Barton, par exemple, qui nous fasse hommage d'une « Grande salle », comme celui-ci donna le Victoria-Hall à Genève.

Mais voilà, ils ne courrent pas les rues, les généreux citoyens.

Ceci dit, mon cher *Conteur*, excuse-moi et crois à la fidélité de ton vieil abonné, membre de nombreuses sociétés lausannoises qui attendent toujours la « Grande salle ». N. T.

Soyez les bienvenus ! — Voilà nos bons vieux et nos bonnes vieilles tranquilles ; le *Messager boiteux de Berne et Vevey* (Klaufeldner et Cie, éditeurs) et le *Bon Messager* (G. Bridel et Cie, éditeurs) pour l'an de grâce 1899 sont là, fidèles au rendez-vous annuel. En voilà deux qui s'entendent à réparer des ans l'irréparable outrage. Les hivers n'ont pas de prise sur ces deux vaillants messagers. Leurs histoires, sérieuses ou gaies, leurs gravures évoquant les événements les plus saillants de l'année qui a fini son règne, sont toujours fort goûtables des grands et des petits.

AU DIRE D'UN VIEUX PAYSAN

Un de mes grands plaisirs, en promenade, est de m'arrêter quelques instants dans l'une de ces anciennes bonnes petites pistes, comme il en reste encore plus qu'on ne le croit dans nos campagnes vaudoises. Dans la salle commune, qu'éclaire une seule lampe à suspension, tous sont assis à la même table. Les arrivants trinquent et partagent un « demi » avec ceux qui les ont précédés, et chacun prend part à la conversation.

C'est là que certain soir, un vieux paysan à la figure rasée, aux yeux pétillants de malice et au rire épanoui, nous conta, en tout bien tout honneur, l'entrée d'un pasteur au paradis céleste.

« Eh bien donc, commença-t-il, quand il fut

mort, le ministre s'en alla tout droit frapper à la porte du paradis. Saint Pierre l'interrogea, et, quand il sut sa profession, ne voulut, pour orni pour argent, le laisser entrer.

— Il n'y a pas moyen, dit-il. Il n'y a jamais eu de ministres au paradis ; impossible de vous admettre.

Le ministre eut beau réclamer, supplier ; rien n'y fit.

Soudain, une idée lui vint à l'esprit.

— Ecoutez, monsieur saint Pierre, puisque vous ne voulez pas pas me laisser entrer au paradis, vous pouvez bien au moins m'y laisser jeter un coup d'œil, un tout petit coup d'œil. J'ai tant parlé du paradis durant ma vie terrestre, que je voudrais bien au moins savoir un peu ce que c'est.

Touché, saint Pierre permit que le pauvre pasteur passât la tête dans l'entre-bâillement de la porte.

Mais le gardien du paradis avait complé sans la ruse du pasteur.

Tandis que l'attention de saint Pierre était attirée d'un autre côté, le pasteur entra... à reculons, sens devant derrière, en ayant soin de se bien pencher en dehors. Quand donc la tête, qu'il avait seule autorisation de passer, fut à l'intérieur, tout le corps y était aussi.

Furieux d'avoir été joué, saint Pierre ordonna qu'on chassât incontinent l'intrus.

Mais hélas, lorsqu'on voulut chercher quelqu'un pour exécuter cet ordre, on s'aperçut qu'il n'y avait au paradis ni gendarmes ni agents de police.

— Et c'est ainsi, conclut le vieux paysan, qu'un ministre a pu pénétrer au paradis et y demeurer. »

NEB.

Imprécactions — L'hiver dernier, un étranger qui passait un matin près d'une de nos maisons de campagne, fut poursuivi par le chien du propriétaire.

Il se baissa pour saisir une pierre et la lui jeter ; mais comme il avait gelé pendant la nuit, il ne put la détacher du sol :

— Singulier pays que celui-ci, s'écria-t-il, où on lâche les chiens et où l'on attache les pierres.

LO POTAGER ET LA SERVEINTA

Lo père Carcasse était chet quemet n'étalla, soriaud quemet on toupin et on bocon novilleint. La mère Carcasse avâi modâ po l'autre mondo, iô on va pè la tserrâire dau cemietiro. Ie laissé doù valet, doù puceint lulu, ion qu'on lâi desâi Tsetta et que l'ire dein lo génie ; l'autre que l'avâi quemet nom sobriquet Tatset, câ l'étai adî matsourâ quemet ciliau petite bite que sant dein l'iguie et qu'on lau dit dâi tatset. L'étai li que d'evessâi fère pè l'otto tandu que Tsetta fasâi pè l'êtrâblio. L'étant oncora à la vilhie mouda pè la cousena : min de potager, rein que ion de ciliau coumâllio dau vilhio temps, avoué la tseenna, lo coquemar, la troutse et to lo bataclian. Faut pas être mau l'ébahia se l'ire adî plieni de sotuse pè lo mor. Ne s'étant pas z'u maryâ, pas mè Tatset que Tsetta, por cein que lè fenne lâi cheintant mau.

Tot parâi, cein bourlâve Tatset d'itre d'obedzi de couâre li-mimo lo medzi ; de couâre âi caion, cein allâve oncora, ne remauffâvant pas ; mâ po lè dzein et principalemeint po clli prin-bet de Tsetta que ne trovâye jamais rein à sa potta, cein étai on autr'affere. Assebin, ti lè dzo, Tsetta et Tatset faisant la rësse ào père Carcasse po que tigne onna serveinta. Mâ lo père Carcasse n'ein volâve pas oûre d'vesâ, câ sè peinsâve que 'na serveinta ne voudrài pôs couesenâ avoué lo coumâllio. L'étai dâi niéze ti lè dzo, rappoo à ciliau serveinta. Lè dzo sant'grand quand on sè niéze.

Vaitcé, quasu vè Tsalande, lè doù valet vîgnant vè lo vilhio :

— Père, que lâi dit Tsetta, vu allâ on par de dzo pè Yverdon, iô lâi a ion de mè camerardo

dau militero que m'invite du grand temps. Ora, l'ovrâdzo prîsse pas, lâi a rein à aryâ ; lè duve vaste et la modze sant binstout preste po lo vi.

— Et mè, que dit Tatset, ié fam d'allâ pè Mâdon sta senanna, trovâ lè cousin que lâi a grand temps qu'on lè z'a pas reyu. Po lo medzi, te vâo prau fêre.

Vaitcé dan noutrè doù valet vîa on travè de temps, Tsetta pè Yverdon, et Tatset pè Mâdon.

Dau trâi dzo aprî, lo père Carcasse recèvessâi duve lettre ein on iâdzo : iena de Tsetta et l'autre de Tatset.

Clliaque de Tsetta sè desâi dinse :

« Su dan pè Yverdon, que l'è rido grand : faut vère que de tsemenâ. Ié vu assebin, dein tote lè couseenâ, dâi potager, justameint ein arâi ion à veindre ice que farâi justo noutron affère : bon et pas tchê. Qu'ein crâi-to ? faut-te l'atseta ?

Tor valet po la vîa,
TSETTA. »

Et Tatset l'avâi écrit :

« Que de dzein pè clli Mâdon ! N'aré jamais cru. Lè dzo de martsf on pâo pas fère cinquanta pas sein reincontrâ quauquon. Justameint étai vouâ la faire dâi domestiquo de Tsalande et ié trovâ onna brava fenna que l'âodräi tot justo por onna serveinta porno. Dèmanderâi pas tchê et que dusse être de confiée, on vâi cein rein qu'a sè solâ. Faut-te l'eingadzi ?

Ton valet dza du grand temps,
TATSET. »

L'è clli père Carcasse que fut su lo balan on momeint : l'è su que se on pregnâi onna serveinta faillâi on potager ; avoué onja serveinta, Tatset porrâi mî travaili pè la campagne, na pas adf revenâ po fère lo dinâ, lo petit-goûtâ ; ma foudräi pas onna dzouvena, iena que sâi quemet la mère, que l'ausse de l'écheint et omète cinquante ans. Atant on iâdzo qu'on autre, foudräi tot parâi lâi arryâ. Po lo potager, avoué onna dzein dè pllie, faillâi on pas trau petit et que l'ausse trâi perte po, dâi iâdzo, avâi de l'iguie tsauda po lè caion.

Et le père Carcasse sè met dan à écrire à Tsetta que pouâve atsetâ clli potager, ma qu'ein faillâi on gros, à trâi perte ; — et à Tatset que pouâve eingadzi sa serveinta, ma que la voliâve d'écheint et omète cinquante ans.

Lo dzo d'aprî, Tsetta rîcevessâi po lo potager onna reponse dinse :

« Oï, ma que l'ausse de l'écheint et omète cinquante ans. »

Et Tatset que lâi dèmandâve se faillâi eingadzi la serveinta, l'avâi cllia reponse :

« Oï, ma faut que l'ausse trâi perte. »

Sacré père Carcasse ! L'avâi crâiz lè lettre.

MARC A. LOUIS.

Bonne recette. — Conseil donné par un gros campagnard à un de ses amis :

« Pour devenir riche, deux choses : payer le moins souvent que tu pourras, et ne jamais prêter à crédit. »

Au salon. — Le petit tour que nous allons indiquer déroute quelquefois les recherches des plus malins. Empruntez aux personnes de la société 5 pièces de 2 fr. ; déposez-en 4 sur le marbre froid de la cheminée ; faites passer de main en main la cinquième en priant quelqu'un d'y faire une marque, que vous ferez vérifier minutieusement par tous les assistants. Prenez ensuite les 4 premières pièces et jetez-les immédiatement au fond d'un sac, puis mettez-y de même la cinquième, et agitez le sac en affirmant que, sans y regarder, vous saurez reconnaître au toucher la pièce marquée. — Le moyen est en effet bien simple : les 4 pièces déposées sur la plaque de marbre sont froides, tandis que la cinquième, tenue pendant longtemps dans les mains chaudes des spectateurs enfiévrés, est à une température bien différente, qui permet de la distinguer facilement.